

LE Journal d'Agriculture ILLUSTRÉ

Montréal, 15 Juillet 1895

Table des Matières

EXPORTATION DU BEURRE EN ANGLETERRE... CHAMPS D'EXPERIENCE... REFLEXIONS ET CONSEILS... AGRICULTURE GENERALE... COLONISATION... INDUSTRIE LAITIERE... BLVAGE ET ALIMENTATION... AGRICULTURE ET HORTICULTURE... EXPORTATION DU BEURRE EN ANGLETERRE... STEAMERS TRANSATLANTIQUES

De Montréal à Liverpool.—Le steamer "Mongolian", de la ligne Allan, laissant Montréal pour Liverpool le 29 juin; le steamer "Sardinian", de la même ligne, laissant Montréal le 13 juillet. Un service de chaque semaine ou de chaque quinzaine sera organisé par la suite.

De Montréal à Avonmouth pour Bristol.—Le "Mexico", de la ligne Dominion, laissant Montréal pour Avonmouth le 4 juillet; le steamer "Dominion", de la même ligne, laissant Montréal pour Avonmouth le 18 juillet. Service de quinzaine ou de chaque semaine devant être organisé dans la suite.

De Montréal à Glasgow.—Le steamer "Norwegian", de la ligne Allan, laissant Montréal pour Glasgow le 3 juillet; le steamer "Pomranian", de la même ligne, laissant Montréal pour Glasgow le 17 juillet. Dans la suite le service se fera tous les quinze jours.

CHEMINS DE FER

Les arrangements avec les compagnies de chemins de fer sont les suivants:

Chemin de fer Pacifique Canadien, au sud et à l'est de Montréal.—Chaque semaine un char muni de réfrigérateur laissera Bedford le mercredi, Stanstead et Sherbrooke le mercredi, Mansonville le jeudi et Warton le samedi, recueillant le beurre aux gares intermédiaires jusqu'à Montréal. Un char semblable sera attaché chaque mercredi au convoi de frot de Québec à Montréal et sera chargement de tout le beurre frais destiné à l'exportation entre ces deux points.

Chemin de fer du Grand-Tronc.—Un char frigorifique laissera chaque semaine Contrecoque le mercredi avant-midi, arrivant à Montréal le soir du même jour, après avoir recueilli le beurre aux gares intermédiaires.

Un char frigorifique partira de Saint-Simon, sur la ligne de l'Intercolonial, le lundi matin, et un char semblable laissera la gare de la Jonction de la Chaudière le mardi matin, arrivant à Richmond dans l'après-midi. Ce char recueillera le beurre sur les lignes de l'Intercolonial et du Grand-Tronc, à partir de Lévis jusqu'à la Jonction de Richmond. De là il se rendra directement à Montréal où il arrivera le mardi soir.

CHAMPS D'EXPERIENCE

Tout cultivateur qui ne veut pas travailler ou aveugle doit chercher avant tout à connaître sa terre, c'est-à-dire à se rendre compte des ressources actives qu'elle possède actuellement pour la production de ses diverses récoltes. Une fois la question résolue, il lui sera facile de corriger les défauts ou les faiblesses de son sol, et même de l'amener à produire, à coup sûr et sans dépenses inutiles, le rendement maximum des récoltes qu'il voudra y cultiver.

Ce problème est un des plus importants et des plus intéressants que le cultivateur est appelé à résoudre sur sa terre, et si sa solution est aujourd'hui facile et mise à la portée de tous, grâce aux progrès récents de la chimie agricole, nous serions inexorablement de ne pas vouloir en profiter.

Il y a en effet un moyen très facile et pratique d'analyser un sol, c'est d'y faire des essais de culture avec différents engrais et diverses espèces de plantes, sur des parcelles de terre réservées dans ce but. On note avec soin, pour chaque parcelle, le nom et la quantité de l'engrais que l'on y a

mis, et on pèse chaque récolte obtenue. Les résultats sont faciles à interpréter, car le champ d'expérience est un véritable livre ouvert où se révèlent, pour celui qui veut se donner la peine d'y jeter les yeux, non seulement les faiblesses du sol, mais aussi les remèdes qu'il faut lui apporter.

La plante qui emprunte à l'air et à l'eau les 93 pour cent de sa substance, est cependant d'une sensibilité extrême vis à vis des quatre éléments fertilisants qui existent en proportions variables dans la terre; si la terre en manque quelque peu, la moindre addition de l'élément ou des éléments qui lui font défaut a un effet prodigieux sur la croissance et le développement de la plante, et c'est cette sensibilité même qui permet au cultivateur de rechercher et de découvrir les besoins actuels du sol avec une précision extrême à laquelle les méthodes les plus perfectionnées de l'analyse chimique ne peuvent prétendre.

En pratiquant l'analyse du sol par la plante, on arrive donc à connaître quels sont les éléments fertilisants qu'il faut donner à la terre pour telle ou telle culture, et même dans quelles proportions; on évite en même temps le danger d'introduire des éléments fertilisants inutiles, superflus, quelquefois nuisibles et toujours trop coûteux puisque le sol n'en a pas besoin; enfin, connaissant mieux ses ressources et ses moyens d'action, le cultivateur se trouve en état de cultiver son sol d'une façon rationnelle, et de diriger son exploitation avec toute la précision d'un industriel qui administre son usine en connaissance de cause.

Les cerolles agricoles doivent favoriser de toutes leurs forces l'établissement de champs d'expérience dans leurs paroisses, qu'ils achètent des engrais chimiques qu'ils distribueront à leurs membres, et qu'ils accordent des prix pour les meilleurs champs d'expérience. Ce sera là de l'argent bien placé.

Reflexions et Conseils

PETITS CONSEILS (1)

Culture de Maïs et de Fèves, pour ensilage.—Dans un mémoire présenté à la dernière exposition régionale de Sherbrooke, M. Robertson, gérant de l'école d'agriculture de Compton rend compte de sa manière de cultiver le blé d'Inde mélangé de fèves, pour en silage, et des récoltes obtenues. Comme sa culture ne diffère guère de celle que nous donnons en détail, aux pages 176 et suivantes du Manuel d'Agriculture, que nous reproduisons plus tard, disons ici que M. Robertson a récolté sur bonne terre, sans fumier, mais avec 200 lbs de phosphate, 17 tonnes de fourrage par acre, dont environ un quart de fèves. Son mode d'ensilage est à peu près celui que nous avons décrit aux pages 227 et suivantes du Manuel, chapitre qui a déjà paru au journal.

Culture des betteraves fourragères.—M. Thomas Irving, des environs de Montréal, a également reçu le prix pour son mémoire décrivant son mode de culture des betteraves fourragères. M. Irving engraisse fortement un chaume l'automne et laboure aussitôt. Si la saison est favorable, il prépare sa terre l'automne, l'ameublir, la nettoie et fait même ses sillons avant l'hiver. Au printemps il lui suffit de relever ses sillons à la charrue; puis il ensemence

le même jour, aussitôt que la terre est suffisamment asséchée. Il sème 5 lbs de grain à l'acre, et il a grand soin de ne pas laisser croître les mauvaises herbes pendant toute la saison. Les betteraves sont d'abord sarclées à la houe à main, aussitôt qu'elles lèvent, puis éclaircies à de 10 à 12 pouces d'espace, aussitôt qu'elles ont atteint 3 pouces de hauteur; puis il continue à ameublir la terre et surtout à détruire les mauvaises herbes avec la houe à main ou la houe à cheval, jusqu'à ce que les feuilles empêchent la houe à cheval de passer entre les rangs sans dommage. Ses récoltes varient de 30 à 35 tonnes de betteraves par acre de terre. Il en a récolté jusqu'à 45 tonnes par acre, mais par exception. Disons ici que parcelles récoltes sont très rares dans ce pays. Il donne du son et de la mouture le matin à ses vaches et des betteraves le soir. Il considère que cette récolte est la plus profitable qu'il puisse faire. Nous devons ajouter que M. Irving cultive une terre admirablement drainée, d'excellente qualité et que, situés comme il l'est à la porte de la ville, il a le fumier en grande abondance et ne le paie qu'une bagatelle, aussi l'emploie-t-il à très forte dose.

Culture des carottes fourragères.—M. Irving a également obtenu le premier prix pour son mémoire sur la culture des carottes. Il a le soin de faire ses carottes dans le champ qui lui a donné des betteraves l'année précédente, afin de profiter ainsi de l'ameublissement de la terre et de la destruction apportée aux mauvaises herbes. Il enterre à l'automne une nouvelle couche de fumier bien pourri. Il fait ses rangs le printemps suivant vers la fin de mai, à deux pieds d'espace, il rose la terre et la sème le même jour, profitant ainsi de la terre fraîchement remuée, pour bien couvrir sa graine, et surtout pour empêcher les mauvaises herbes de devancer les carottes. Il en sème 1 1/2 lb. par acre. Il éclaircit à deux pouces d'espace et il a grand soin de sarcler avant et après avoir éclairci, de manière à tenir son champ tout à fait exempt de mauvaises herbes. Toutes ces cultures, moins l'éclaircissement qui se fait à la main, sont faites à la houe à cheval. M. Irving trouve facilement à la porte de la ville la main-d'œuvre qui lui est nécessaire, et ses cultures sont d'une propreté et d'une perfection exceptionnelles; nous le savons pour les avoir visitées bien des fois. Sa récolte est d'environ 15 tonnes par acre. Il les passe au hache-légumes et s'en sert surtout pour son jeune bétail, qui s'en trouve très bien. Dans un prochain article nous dirons combien de nourriture les récoltes de blé d'Inde et de fèves de M. Robertson, et celles de betteraves et de carottes, de M. Irving, représentent par arpent.

L'INDUSTRIE LAITIERE

SUR 50 ARPENTS DE TERRE LABOURABLE

Subdivisez vos terres.—Dans un précédent article, nous avons conseillé fortement aux cultivateurs qui le peuvent de subdiviser leurs trop grandes terres et d'encourager le fermage, à la condition de trouver ou de former des fermiers honnêtes, intelligents et de bonne volonté. Voyons aujourd'hui quelles cultures seront les plus profitables, en vue de l'industrie laitière, dans une bonne terre ordinaire. Nous avons supposé que le fermier aurait deux bons chevaux, 6 à 8 bonnes vaches et quelques jeunes porcs pour commencer.

(1) Par l'auteur du Manuel d'Agriculture.